

Arthur Watillon

Vice-président
de la Fédération des
étudiants libéraux

■ Une coopération doit se mettre en place entre les organes de baptême et leurs établissements respectifs. Ce serait une solution “win-win”.

avec peu ou pas d'emprise, dont découle le “pas de sanctions”. Ainsi, seule, la charte ne suffit pas.

Un travail de coopération

Face à cette situation, il est primordial qu'un véritable travail de coopération se mette en place entre tous les organes de baptême et leurs établissements respectifs. Celle-ci permettrait aux établissements de gagner un droit de regard sur les activités de baptême, tout en faisant bénéficier leurs cercles de lieux de bleusailles sécurisés. De plus, cette stratégie “win-win” faciliterait également les contacts entre les cercles de baptême et les services encadrants, qu'il s'agisse de la zone de police, des services de sécurité ou de secours médical. Cette coopération est d'autant plus souhaitable que la durée des bleusailles est généralement brève (entre trois et sept semaines) et ne représente qu'une courte période dans la vie d'un étudiant baptisé. De plus, qu'il soit contrôlé ou non, le baptême aura toujours lieu, il répond à une demande forte. Par conséquent, n'est-il pas préférable de l'encadrer en amont ?

**Le baptême, longtemps
laissé dans le champ
d'action exclusif des cercles,
fait aujourd'hui l'objet d'un
encadrement accru,
notamment via
la “Charte des baptêmes”.
Mais cette charte
est insuffisante.**

Soyons clairs sur le sujet : réduire les risques lors des activités de bleusailles ou de guindailles implique autant les autorités académiques que les étudiants. Les excès nous touchent tous ; entachent la réputation des campus et culpabilisent à l'excès les étudiants. En définitive, il est impératif que les écoles et les cercles réticents à cette coopération fassent preuve de bonne volonté.

→ (1) Plus de 4 000 accidents causés par l'alcool chaque année : faut-il plaider le zéro gramme au volant ? (RTL, août 2018)

CHRONIQUE

Le bronzé

■ Adam se dérouille, déambule, s'avance dans la mer tiède, prend un bain de quelques brasses stylées. Sort de l'eau. Se recouche. Nouvelle sieste. Qui peut dire qui il est ?



Francis Van de Woestyne
Journaliste

À droite, sur la plage, face à une mer azur, un corps gît, comme s'il s'était échoué, rejeté par les flots. Immobile. Mais la respiration lente révèle un sommeil profond. C'est l'heure de la sieste. Les cheveux sont longs, prolongés par des dreadlocks. La mer vient caresser ses pieds. La tête est posée sur un sac qui semble avoir connu autant d'aventures que son propriétaire. Pour ne pas le déranger, notre petit groupe s'est installé à quelques mètres de lui.

Le corps, de dos, est bronzé de la tête aux pieds. Il n'y a pas cette vilaine ligne qui, d'ordinaire, établit la limite entre le brun et le blanc. Pour le dire simplement, les fesses sont aussi bronzées que le reste du corps. Trop bronzé. Le corps s'étire doucement, roule sur lui-même. Les cheveux, abondants, masquent toujours le visage.

Rescapés des sixties

Sa main plonge dans la besace et en extrait un fruit. Une pomme. Il enclenche un appareil qui diffuse le magnifique “One of These Days” (Pink Floyd, 1971). Doucement, Adam – appelons-le ainsi – se relève, balaye l'horizon du regard, ignore les familles qui l'entourent et qui sont venues envahir son éden. Adam se dérouille, déambule, cent mètres à gauche, autant à droite. Il s'avance dans la mer tiède, prend un bain de quelques brasses stylées. Sort de l'eau. Se recouche sur le vieux drap qui lui sert de serviette. Et se rendort. Nouvelle sieste.

J'ai oublié de préciser que la plage n'est pas réservée aux nudistes – nous n'y serions pas venus... – même si un peu plus loin un couple d'hommes se tartine mutuellement de crème solaire.

Nous sommes à Formentera, petite île paradisiaque au sud d'Ibiza. Le succès de l'île tient à l'exceptionnelle préservation de sa nature, à son authenticité, à la soufflante beauté de ses paysages, à ses romantiques couchers de soleil. Les marins adorent y arrêter leur bateau, du petit voilier au yacht le plus luxueux. Les familles s'y sentent bien tout autant que les rescapés des sixties.

La cohabitation entre les nus et vêtus est harmonieuse. Il n'y a ni exhibitionnistes ni voyeurs. Juste des hommes et des femmes qui choisissent leur manière de vivre au soleil. Les jeunes générations ont tendance à “s'habiller” pour aller à la plage. Les partisans de la sobriété vestimentaire sont en général plus âgés, peut-être des hippies – ou leurs enfants – des années 60-70 qui n'ont jamais pu quitter cet endroit paradisiaque, préférant l'oisiveté à ce que certains appellent encore *la malédiction du travail*.

Revenons à notre plage. À gauche, il y a un autre groupe de touristes, nettement mieux équipés. Les parasols ont été dressés par des stewards vêtus de polos blancs floqués du sigle du yacht sur lequel ils travaillent. Le bâtiment – il n'y a pas d'autre mot – mouille au large. Les fauteuils sont couverts de serviettes spon-

gieuses, des petites tables sont garnies. Les enfants se jettent à l'eau sur leur planche. De temps à autre, l'annexe du navire fait un aller-retour pour ramener des amis, une bouteille fraîche.

Quelques milliards doivent séparer les comptes en banque de l'homme endormi sur la plage et de l'oligarque ouzbek – de nationalité belge – qui possède ce yacht de 73 mètres : 22 hommes d'équipage sont nécessaires à son fonctionnement. Ce navire fait pourtant pâle figure à côté de celui qui vogue un peu plus au large, sur le pont duquel un hélicoptère vient de se poser.

Nu ou en smoking ?

Telle est la vie, tel est le monde. Tels sont les êtres humains. Entre ces deux extrêmes, il y a des millions de gens différents, de conditions différentes, au style de vie différent. Tout homme est toujours le pauvre ou le riche de l'un de ses semblables. Mais, tous et toutes, nous habitons cette terre. Qu'est-ce qui nous destine à traîner sur une plage ou à commander un yacht dont le prix dépasse le budget annuel de l'enseignement francophone ? Pourquoi les uns naissent-ils dans un pays de cognac, pourquoi certains parviennent-ils, en une vie, à devenir immensément riches, pourquoi d'autres survivent-ils terrés dans des abris bombardés par une armée dirigée par un tyran qui rêve de reconstituer un empire ?

Que faire pour que le monde soit moins cruel, pour que la paix revienne, pour que les hommes naissent vraiment libres et égaux en droits ? J'entends déjà les commentaires : c'est tellement naïf, vain, de se poser de telles questions. Tout comme celle-ci qui taraude certains croyants : “Pourquoi, Dieu, te reposes-tu ainsi sur les hommes ?” Mais est-ce la vie qui n'est pas digne du potentiel humain ou est-ce l'humain qui, parfois, n'est pas digne de la vie ?

Nous ne sommes pas responsables de ce dont la nature nous a dotés ou privés. Mais nous sommes responsables de ce que nous faisons de notre vie, de l'amour que nous répandons, de l'écoute que nous accordons, du sourire que nous offrons, des bras que nous ouvrons, des baisers que nous déposons. Des rêves que nous faisons, des projets que nous menons. De nos réussites, de nos échecs.

Qui sait si l'homme, nu sur cette plage, ne donne pas autant, sinon plus, à ses semblables que l'armateur juché sur son dragon des mers... Oui, qui sait ?

Dans une lettre adressée à son fils Aldous Huxley (1894-1963), immense écrivain, sa mère, Julia ⁽¹⁾, lui avait écrit, en guise de testament : “Judge not too much. And love more.”

Et si c'était cela, la leçon d'une vie ?

→ (1) Lire à ce sujet le splendide livre de Pascal Chabot *Six jours dans la vie d'Aldous Huxley* (PUF 2022, 51 pp).